

LES

# DEUX FORÇATS,

FOLIE EN UN ACTE;

PAR MM. FERDINAND, MENISSIER  
ET ERNEST;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du  
PANORAMA-DRAMATIQUE, le 22 Décembre 1822.

---

PRIX : 1 franc.

---

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,  
ÉDITEUR DU THÉÂTRE DE M. SCRIBE,  
COUR DES FONTAINES, PASSAGE DE HENRI IV, N<sup>os</sup> 7, 10 ET 12<sup>is</sup>

~~~~~  
1823.

---

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

|                                          |                            |
|------------------------------------------|----------------------------|
| THOMAS FINOT, Aubergiste.....            | M. THÉODORE.               |
| CLAIRE, sa fille.....                    | M <sup>lle</sup> BOURGOIN. |
| LONGIN, neveu de Finot.....              | M. BERTIN.                 |
| MADRÉ, Greffier par <i>interim</i> ..... | M. BOUFFÉ.                 |
| ROUFLARD, Marchand colporteur...         | M. VAUTRIN.                |
| UN NOTAIRE.....                          | M. PRADIER.                |
| UN TAMBOURINEUR.....                     | M. RIBBIÉ fils.            |
| PAYSANS, PAYSANES.                       |                            |



*La Scène se passe à huit lieues de Brest.*

---

Tous les Exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur  
seront réputés contrefaits.

---

Imprimerie de Chaigureau fils aîné.

# LES DEUX FORÇATS.

---

(Le Théâtre représente une place de village; à gauche l'auberge de Finot avec cette enseigne : *A la grâce de Dieu, Thomas Finot, aubergiste*. Devant la porte, plusieurs tables et des bancs.)

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

FINOT, CLAIRE, MADRÉ, UN TAMBOURINEUR,  
PAYSANS, PAYSANNES.

MADRÉ, *au Tambourineur qui finit une proclamation.*

Voilà pour le signalement de Jacques Pétrot. Maintenant passons au second.

FINOT.

Voyons le second.

LE TAMBOURINEUR.

Louis Robert.

MADRÉ, *aux Paysans.*

Entendez-vous, vous autres; il s'appelle Louis Robert.....  
Continuez.

LE TAMBOURINEUR.

Agé de vingt-sept ans.

CLAIRE.

Pauvre garçon!

LE TAMBOURINEUR.

Taille de cinq pieds neuf pouces.

CLAIRE.

C'est un bel homme.

LE TAMBOURINEUR.

Cheveux roux , sourcils *idem*.

MADRÉ.

Sourcils *idem* ; ça veut dire qu'il a les deux sourcils pareils.  
Après.

LE TAMBOURINEUR.

Front bas , yeux gris , nez épaté.

MADRÉ.

Nez épaté ; attendez que je cherche ; comme qui dirait l. . . .  
lui. ( *A Finot.* ) Ces gens-là ont toujours quelque chose de remarquable.

LE TAMBOURINEUR.

Bouche grande , menton long , barbe rousse , teint basané.

FINOT.

Il doit être bien laid.

MADRÉ.

Pardi , un forçat.

LE TAMBOURINEUR.

Ils sont parvenus à s'échapper , il y a huit jours , du bagne de Brest.

MADRÉ , à *Finot*.

Voyez-vous ça , les coquins.

LE TAMBOURINEUR.

On a néanmoins lieu de croire qu'ils rôdent dans les environs il est enjoint à tous ceux qui les rencontreront de les remettre pieds , poings liés entre les mains de la force armée.

MADRÉ.

Ah ! si je pouvais avoir ce bonheur-là !

LE TAMBOURINEUR.

Ils sont marqués tous les deux sur l'épaule des lettres T. F.

MADRÉ.

Travaux forcés.

LE TAMBOURINEUR.

*Nota Benet.*

MADRÉ.

Ah ! ça me regarde ça . . . . C'est moi qui l'ai ajouté , vous allez voir.

LE TAMBOURINEUR.

On est prévenu qu'ils n'ont point de passe parts.

MADRÉ.

C'est bien ça. . . . Un roulement. . . . Maintenant va continuer la tournée ; et vous, suivez-le, vous ne pouvez trop l'entendre pour votre satisfaction personnelle. Ah ! . . . . un moment, celui d'entre vous qui me donnera quelques indices sur les coupables peut compter sur une récompense honnête.

TOUS.

Une récompense ! . . . .

MADRÉ.

Certainement, une récompense. . . . Je le nommerai dans mon procès-verbal ; allez. (Ils sortent.)

## SCENE II.

FINOT, CLAIRE, MADRÉ.

MADRÉ, à Finot.

C'est que, voyez-vous, avec les paysans, quand on ne leur promet rien, c'est comme si on chantait ; ils auraient été capables de passer à côté d'eux sans le savoir, et ça tout exprès encore.

CLAIRE.

De quoi sont-ils donc coupables ?

MADRÉ.

Je suis désespéré, mon ange, de ne pouvoir satisfaire votre curiosité ; mais, voyez-vous, il y a des choses que nous ne pouvons pas divulguer, nous autres baillis par *interim*. (A part.) D'ailleurs, on ne l'a pas mis dans mes instructions.

CLAIRE.

Ils auront fait quelque étourderie.

MADRÉ.

Oh ! oui ; étourderie sur étourderie ; ils auront peut-être bien volé quelque diligence, crocheté quelques portes, fait des petits faux ; qui sait ? . . . Ah ! si je pouvais les faire arrêter ! M. le bailli et son greffier ne reviendront point de Paris avant trois jours, et en ma qualité de bailli par *interim*, c'est moi qui aurai tout l'honneur de l'expédition, et si ça pouvait me faire supplanter le greffier, quelle gloire pour *Thomas Finot*, le premier aubergiste du pays ! . . . .

CLAIRE.

Je crois bien, il est le seul.

MADRÉ.

D'avoir pour gendre un greffier, et surtout un greffier qui aurait contribué à l'arrestation de deux forçats.

FINOT.

Ce n'est pas l'embarras, ça me ferait bien plaisir.

MADRÉ.

Mais, laissons-à les galères, et revenons à mon mariage; c'est toujours à quatre heures que nous signons le contrat?

FINOT.

Je n'ai qu'une parole . . . . . D'ailleurs, il y a un dédit.

MADRÉ.

Je vous le rendrai ce soir.

CLAIRE.

Ah! mon Dieu! . . . . . Et si mon cousin allait revenir?

FINOT.

Longin! bah! il ne faut plus y penser; depuis quatre ans qu'à force de protection j'ai obtenu pour lui à Paris une place de surintendant dans l'octroi, il nous a oubliés.

MADRÉ.

On a bien raison de dire que les gardeurs changent les hommes.

CLAIRE.

C'est toujours bien mal à lui.

FINOT.

Moi, je vais préparer le vin des noces.

MADRÉ.

Soignez-nous ça, papa. Adieu, charmante Claire.

CLAIRE.

Au revoir, M. Madré.

( *Madré sort et Finot entre chez lui.* )

### SCENE III.

CLAIRE, seule.

J'vas donc me marier; je ne peux pas l'croire. . . . . Cependant, sous peine de mourir vieille fille, il le faut bien, puisque M. Longin ne revient pas. . . . . Et puis c'est une manière honnête de rester fidèle à mon cousin; mais j'y pense, pourvu que M. Madré n'aille pas trop s'exposer avec ses forçats. . . . . Ces gens-là sont

très-dangereux. . . . Ce n'est pas que j'aime le bailli ; mais si j'allais devenir veuve la veille de mon mariage. . . . Au moins que je sois madame Madré.

SCENE IV.

CLAIRE , LONGIN , ROUFFLARD.

( *Longin et Roufflard paraissent. Longin porte une boîte sur le dos et a plusieurs paquets sous le bras.* )

ROUFFLARD.

Ouf ! je n'en puis plus.

LONGIN.

Pardi, te voilà bien malade ; qu'est-ce que je dirai donc moi qui porte tout ?

ROUFFLARD.

Ne sont-ce pas nos conventions ?

LONGIN.

Je ne vais pas contre. . . . mais c'est que je suis vraiment chargé comme un. . . . Aye l'épaule, cette diable de bretelle. . .

ROUFFLARD.

Tu n'auras pas long-temps à te plaindre ; nous voilà arrivés à notre destination.

CLAIRE.

Ils ont de drôles de tête.

ROUFFLARD, *apercevant Claire.*

Une jeune fille. ( *A Longin.* ) Vite, un coup de commerce. . . . Charmante demoiselle, aurons-nous l'honneur de vous vendre quelque chose ?

CLAIRE.

A moi, messieurs.

ROUFFLARD.

Nous avons de quoi choisir ; épingles, bagues, chaînes de montre, chaînes de sûreté, rubans, fil, aiguilles, toile peinte.

LONGIN, *defaisant les ballots.*

Toile fine.

ROUFFLARD.

Allons, vas-tu encore en parler ; je me fâcherai à la fin. C'est bien assez de m'avoir perdu ce ballot.

LONGIN.

Tiens, je ne l'ai pas fait exprès.

ROUFFLARD.

C'est affreux . . . . ; un gros ballot marqué avec des lettres de six pouces T. F., Toiles fines; c'était visible, j'espère.

LONGIN.

J'en conviens, mais je ne l'ai pas vu. (*S'approchant de Claire.*)  
Charmante demoiselle. . . . O ciel!

CLAIRE.

Qu'est-ce qu'il a donc.

LONGIN.

C'est elle.

ROUFFLARD.

Qui, elle?

LONGIN.

Il faut que je te parle en particulier. Qu'elle est belle!

CLAIRE.

Il est presque aussi laid que M. Madré.

LONGIN.

Cherchons un moyen adroit de l'éloigner. Ah! je le tiens!  
rait-on avoir à déjeuner.

CLAIRE.

Oui, messieurs, on va vous servir de suite.

LONGIN, à Roufflard.

Quelle amabilité!

ROUFFLARD.

Bah! laisse donc; ça n'achète pas.

CLAIRE.

Allons prévenir mon père.

## SCÈNE V.

LONGIN, ROUFFLARD.

ROUFFLARD.

Ah ça! . . . tu viens de faire un ah! Qu'est-ce que ça signifie?

LONGIN.

Comment tu ne l'as pas reconnue?

ROUFFLARD.

Qui?

LONGIN.

Eh ben! elle, Claire, ma cousine.

ROUFFLARD.

Imbécille.... Comment veux-tu que je l'aie reconnue, puisque je ne l'ai jamais vue.

LONGIN.

Ah! c'est vrai..... C'est que, vois-tu, comme ça, la première vue.....; ça m'a causé un éblouissement..... Eh ben! mon ami, c'est elle....., c'est l'idole de mon cœur....., dont je te parle depuis quatre ans, en portant tes ballots.

ROUFFLARD.

Ah! oui, c'est avec ça que tu m'endors.

LONGIN.

C'est ici, mon ami, que quand j'étais marmiton chez mon oncle, j'ai vu s'allumer le feu de mon amour pour Claire entre la broche et la marmite.... Je grillais ben de l'épouser, et, sans mon oncle Finot, qui était ambitieux et qui me fit avoir une place de surnuméraire dans l'octroi, je me serais marié avec elle tout de suite.

ROUFFLARD.

Ce n'est pas l'embarras, c'est un beau brin de fille.

LONGIN.

Ah ben! oui, mais, je meurs de faim, moi; ça ne m'empêche pas de manger, l'amour.

ROUFFLARD.

Je m'en aperçois depuis que je te nourris.

LONGIN.

Tiens, ne vas-tu pas me le reprocher? Je gagne ben ma nourriture; si tu ne m'avais pas, tu aurais été obligé d'acheter un âne pour porter tes marchandises.

ROUFFLARD.

Et me perdra mon ballot, mais tu me le paieras.

LONGIN.

Laisse donc, l'âne l'aurait perdu aussi bien que moi, et il ne l'aurait pas payé. Mais la revoilà..... Regarde donc comme elle est embellie.....

## SCENE VI.

LES MÊMES, CLAIRE, *apportant du vin.*

CLAIRE.

Ne vous impatientez pas, voici toujours du vin. Je vais mettre votre couvert.

LONGIN.

Elle ne me reconnaît pas ; il n'y a rien qui vous change comme les voyages.

CLAIRE.

Il n'est pas si mal qu'il m'avait paru d'abord.

ROUFFLARD.

Buvons.

CLAIRE.

On va vous servir dans l'instant.

( Elle rentre. )

## SCÈNE VII.

LES MÊMES , excepté CLAIRE.

*Longin et Roufflard s'assoient.*

LONGIN.

Ah çà ! dis-moi , Roufflard , je suis donc devenu bien laid ?

ROUFFLARD.

Je ne sais pas , moi ! étais-tu aussi laid que cela quand tu es parti ?

LONGIN.

Je ne devrais pas dire ça . . . il y a peut-être de l'amour-propre de ma part . . . Mais il me semble que je ne suis pas changé . . . ; est-ce que ce serait son cœur qui aurait pris une direction contraire à mes sentimens ?

ROUFFLARD.

L'amour , vois-tu . . . ; c'est un négoce où il y a souvent des faillites. ( Ils boivent ).

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES , MADRÉ.

MADRÉ , arrivant avec précaution.

On m'a dit qu'il était arrivé des étrangers ; dans la circonstance présente , il faut que je connaisse toutes les figures. ( Apercevant Finot et Longin. ) Ah ! les voici . . . ils n'ont pas trop l'air de coquins.

LONGIN qui a bu , répondant à Roufflard.

Ce que tu dis là , c'est bien vrai. Moi qui te parle , j'ai fait plus d'une banqueroute dans ce genre-là.

MADRÉ , à part.

Ah ! ah ! celui-là a fait plus d'une banqueroute.

ROUFFLARD, à Longin.

C'est toujours par-là qu'on commence.

MADRÉ, à part.

Joli principe, ma foi.

ROUFFLARD, à Longin.

Et puis on finit par être pris.

MADRÉ, à part.

Diable! diable! je m'étais trompé sur ces honnêtes gens.

LONGIN, à part.

Que veux-tu, mon ami, nous avons tous passé par là.

MADRÉ.

Il paraît qu'ils ont déjà été arrêtés.

ROUFFLARD, à Longin.

Moi, mon cher ami, je ne pense plus à tout cela. . . . . à mon âge. . . . . quand on a retrouvé sa liberté, on ne la perd plus facilement.

MADRÉ.

Celui-là a retrouvé sa liberté. . . . . Voilà qui devient plus sérieux.

LONGIN, à Roufflard.

J'ai peut-être tort de me plaindre, c'est ma faute. . . . je n'ai pas donné de mes nouvelles depuis que je me suis associé avec toi.

ROUFFLARD.

Tu ne t'es pas mal trouvé de l'association; tu as eu des bénéfices dans mon commerce; quand j'ai déposé au Louvre mon crisolite, mes cachets d'acier, mes montres, tu as partagé avec moi les honneurs de l'exposition.

MADRÉ.

Les honneurs de l'exposition! . . . . . serait-ce nos forcats?

LONGIN.

Ah! oui, l'exposition des produits de l'industrie.

MADRÉ, à part.

Quelle industrie!

ROUFFLARD.

Tu sais quel effet nous avons produit à cette exposition. . . . . on nous a accordé une grande estime. . . . . J'en ai reçu plus d'une marque. . . . ., mais j'ai de l'ambition, moi; ce n'était pas assez; j'ai voulu me faire remarquer à Lyon.

MADRÉ.

Il s'est fait marquer aussi à Lyon . . . . Ne pas se contenter d'être marqué à Paris.

LONGIN.

Ah ! oui, mais ça n'a pas toujours été aussi bien . . . . ; ça allait mal à Brest.

ROUFFLARD.

Quand j'ai vu que je ne pourrais pas me défaire de mes chaînes . . . . , je les ai brisées de rage.

MADRÉ, à part.

Ça n'a pas plus de respect pour des chaînes . . . . .

LONGIN.

C'est égal, je suis toujours bien heureux d'avoir été lié avec toi . . . . .

MADRÉ, à part.

Ah ! ils étaient attachés ensemble . . . . . Ce sont eux, plus de doute.

LONGIN.

C'est ce qui fait que je respire l'air natal.

MADRÉ, à part.

Voilà l'occasion que je cherchais.

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, FINOT, arrivant avec un plat.

MADRÉ, arrêtant Finot.

Mon ami, vous ne savez pas quels gens vous allez servir ? Ce sont les forçats échappés.

FINOT.

Bah ! laissez donc.

MADRÉ.

J'ai entendu toute leur conversation. Ils ont parlé de banque-route, d'exposition, de marque, de chaînes brisées.

FINOT.

Comment, il serait possible . . . . , le signalement disait cinq pieds neuf pouces ; ceux-là, c'est pas de forts hommes.

MADRÉ.

Est-ce qu'ils ne prennent pas toutes les formes. Voyez comme le sort me sert . . . . ne disons rien, nous ne sommes pas en force, les paysans sont aux champs.

LONGIN , à Roufflard.

On est bien long à nous servir.

MADRÉ , à Finot.

Ils parlent , écoutons . . . .

ROUFFLARD , déployant sa serviette.

C'est vrai qu'on ne vient pas vite . . . . ; tiens , dis donc , regarde ce qu'il y a sur la serviette , T. F. On dirait que c'est fait exprès . . . . ces malheureuses lettres-là se trouvent toujours sous mes yeux.

MADRÉ , à Finot.

Entendez-vous ? T. F.

LONGIN.

T. F. , ah ! oui , Thomas Finot , comme sur l'enseigne ; ça te rappelle ton ballot , tes douleurs.

MADRÉ , à Finot.

Je crois bien qu'il a dû lui en cuire.

ROUFFLARD , frappant sur les épaules de Longin.

Allons , farceur , veux-tu bien me laisser tranquille.

LONGIN.

Ne tape donc pas sur les épaules . tu sais bien que c'est sen-

MADRÉ.

ez-vous , ça lui fait encore mal.

LONGIN , apercevant Finot.

Ah ça ! êtes-vous fou de rester là avec ce plat quand nous mourons de faim.

FINOT , qui n'ose approcher.

Messieurs , je ne sais pas.

LONGIN.

Comment , vous ne savez pas que vous devez nous servir ? ( A Roufflard . ) C'est mon oncle.

MADRÉ , à Finot.

Avancez donc , mon cher ami , servez-les , il faut les conserver.

( Finot met le plat sur la table ).

LONGIN.

A la bonne heure , père Finot . ( A Roufflard . ) Tu vas voir , je

vais m'amuser. (*A Finot.*) Eh ben ! père Finot, comment ça va-t-il? . . . aimez-vous toujours la petite goutte? et la grande Marie-Jeanne, votre niece, est-elle engraisée?

FINOT, *troublé.*

Oui, monsieur, . . . vous lui faites bien de l'honneur. (*A Madré.*) D'où donc qu'il peut savoir qu'elle est maigre?

MADRÉ, *à Finot.*

Ils prennent toujours des renseignements.

### SCENE X.

LES MÊMES, CLAIRE.

LONGIN.

Mais voilà ma cousine, je n'y tiens plus, il faut que je lui parle. (*Il se lève et va à Claire.*)

FINOT.

Est-ce qu'il voudrait en conter à ma fille à présent? . . . dites donc, dites donc?

MADRÉ, *bas.*

Laissez-le faire.

FINOT.

Mais c'est votre future.

MADRÉ.

C'est égal.

FINOT.

Ah ! ça ne vous fait rien.

LONGIN.

Aimable Claire, est-ce que vous ne devinez pas à la joie que je laisse paraître en vous revoyant?

CLAIRE.

Je ne sais ce que vous voulez me dire.

LONGIN.

Vous croyez; eh bien ! quand je me serai nommé . . .

ROUFFLARD.

Ah ça ! écoute donc . . . , je n'ai pas le temps de rester, moi . . . J'ai à trois lieues d'ici une opération à faire.

FINOT.

Une opération . . . , Madré?

MADRÉ.

J'entends bien . . . . Mais je m'y opposerai.

ROUFFLARD.

Avant tout, il faut faire son commerce.

MADRÉ.

Quel commerce, bon Dieu !

ROUFFLARD.

Mon cher hôte, combien vous devons-nous ?

FINOT.

Trois livres dix sous.

LONGIN, *prenant la carte.*

Laissez donc, . . . . je ne veux pas que tu paies.

BOUFFLARD.

Mais tu m'as dit cependant tout à l'heure. . . .

LONGIN.

C'était une plaisanterie ; ça me regarde. (*Bas.*) Il faut bien que mon oncle célèbre le retour de l'enfant prodigue. (*A part.*) V'là le moment de la reconnaissance. (*Se grattant la tête.*) Comment vais-je amener ça.

FINOT, *à Madré.*

Voilà un qui a l'air de méditer quelque chose.

MADRÉ.

On ne le perdons pas de vue.

LONGIN.

Oui, mon cher Roufflard, c'est moi qui régale et c'est Monsieur qui paie.

FINOT.

Comment, c'est moi ?

LONGIN.

Oui, vous-même. . . . Je n'ai qu'un mot à dire, (*étendant le bras*), qu'un geste à faire. . . .

FINOT.

Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il veut me forcer, par hasard ?

LONGIN, *le serrant dans ses bras.*

Eh quoi ! votre cœur ne bat pas ?

FINOT, *à part.*

C'est pis que le tictac d'un moulin à vent. Il va me tuer, c'est sûr.

MADRÉ.

Laissez-le faire.

LONGIN, *d'un air tragique à son oncle.*

Vous avez eu jadis un neveu ?

FINOT.

Oui, un mauvais garnement.

LONGIN, *à Claire.*

Vous avez aimé autrefois un cousin ?

CLAIRE.

Un infidèle.

LONGIN.

Eh bien ! ce mauvais garnement, cet infidèle qui n'a jamais cessé de vous respecter, de vous chérir.....

FINOT et CLAIRE.

Eh bien !

LONGIN, *les lâchant.*

Il est devant vous.

FINOT et CLAIRE, *s'écartant.*

Grands dieux !

LONGIN.

Demandez plutôt au cher Roufflard qui ne m'a presque pas quitté.

FINOT, *à part.*

Oui, c'est ça, demandez à mon camarade qui est aussi voleur que moi.

MADRÉ, *bas.*

O les rusés compères, ils auront appris que vous aviez un neveu !

LONGIN.

Ma chère Claire, reconnaissez-moi.

CLAIRE.

A sa voix, si je n'étais pas sûre que ce fût un mauvais sujet....

MADRÉ, *à part.*

Quelle idée ! (*Bas à Finot.*) Nous allons les prendre dans leurs filets ; ayez l'air de le reconnaître pour votre neveu.

FINOT.

Pour mon neveu ?

MADRÉ.

Je me charge du reste. (*Haut, en se plaçant au milieu de la scène.*) Comment, mon père Finot, pouvez-vous en douter ? Mais c'est bien lui, je l'ai reconnu tout de suite, moi ; . . . . j'ai dit, c'est Longin . . . . c'est ce cher Longin !

LONGIN.

Eh ! oui vraiment, c'est moi-même.

FINOT.

Ah ça ! est-ce qu'il est devenu fou ? (*Bas.*) Comment, vous reconnaissez mon neveu dans ce garnement ?

MADRÉ.

Laissez-moi faire, et reconnaissez-le aussi.

LONGIN.

Oui, mon oncle, reconnaissez-moi aussi.

ROUFFLARD.

Eh ! que diable, pas tant de façons, reconnaissez-le, puisque c'est votre neveu.

FINOT, *bas à Madré.*

C'est donc nécessaire ?

MADRÉ.

C'est forcé.

FINOT.

Allons, puisque vous le voulez tous, puisque M. Madré le reconnaît . . . . Mon cher . . . . neveu . . . . (*A part.*) Qu'est-ce qui m'aurait jamais dit que j'embrasserais un forçat ?

LONGIN.

Et vous, ma cousine ?

CLAIRE, *à Madré.*

Faut-il que je le reconnaisse aussi ?

MADRÉ.

Certainement.

LONGIN.

Mon cher oncle, . . . . ma chère Claire . . . . Ah ça ! mon oncle . . . . je vous demande pardon de me présenter comme ça, . . . . mais je vais à ma chambre, je dois encore avoir des vêtements plus propres que ceux-ci.

MADRÉ.

Bon, nous gagnons du temps.

*Les Deux Forçats.*

FINOT.

Mais je ne veux pas qu'il entre.

MADRÉ.

Laissez-le faire. (*Haut.*) Vous ne pouvez rien refuser à votre cher neveu.

FINOT.

Comment donc ! mais tout est à son service.

LONGIN.

Mon cher Roufflard, tu me donneras bien le temps de te montrer les propriétés de mon oncle, et de faire un tour à la cuisine. . . . Nous revenons dans l'instant.

FINOT.

Suis-les, Claire, et dis au marmiton de t'accompagner. . . . Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! . . . . Quelle aventure !

## SCÈNE XI.

FINOT, MADRÉ.

MADRÉ, *se frottant les mains.*

Bravo, bravo, nous les tenons !

FINOT.

Nous les tenons, nous les tenons !

MADRÉ.

Quel coup de politique ! . . . . ah ! ah ! mon petit monsieur le greffier, vous n'auriez jamais eu uné idée comme celle-là.

FINOT.

Mais enfin m'expliquerez-vous ? . . . .

MADRÉ.

Comment, Finot, vous ne comprenez pas ?

FINOT.

Je n'y entends rien du tout.

MADRÉ.

Ça ne vous saute pas de suite aux yeux ?

FINOT.

Je suis donc aveugle ?

MADRÉ.

Ah ! quelle tête dure ! Comment vous ne comprenez pas que les paysans sont aux champs ?

FINOT.

Si vraiment.

MADRÉ.

Qu'à moi seul je ne peux pas arrêter ces deux coquins?

FINOT.

A coup sûr.

MADRÉ.

Que ce n'est pas le tout d'avoir la loi pour soi, qu'il faut avoir main forte?

FINOT.

Sans doute.

MADRÉ.

Et qu'il fallait bien trouver un moyen de les amuser pour donner aux paysans le temps d'arriver?

FINOT.

C'est trop juste.

MADRÉ.

Vous ne comprendrez pas qu'en se faisant passer pour votre neveu ils viennent de nous fournir ce moyen?

FINOT.

Certainement que je comprends; . . . . mais avec tout ça j'ai deux forçats dans ma maison.

MADRÉ.

Qu'est-ce que ça fait?

FINOT.

Mais ils m'en voleront.

MADRÉ.

Ça m'est égal, la sûreté publique avant tout . . . . Est-ce que je ne viens pas de me sacrifier moi-même le premier en le laissant en conter à ma future?

FINOT.

Ils ne vous prendront pas votre femme; . . . . mais moi mon argent.

MADRÉ.

A-t-on jamais vu regretter ce vil métal quand il s'agit du bien de ses semblables?

FINOT.

De ses semblables tant que vous voudrez; mais je ne veux pas qu'ils me volent, et je vais de ce pas. . . .

MADRÉ, *le retenant.*

Vous n'irez pas.

FINOT, *se débattant.*

J'irai.

MADRÉ.

Vous n'irez pas.

FINOT.

En qualité de votre futur beau-père, je vous ordonne de me lâcher.

MADRÉ, *le lâchant.*

Et moi, comme votre supérieur.... par *interim*, je vous ordonne de rester là.

FINOT.

Mais songez donc.

MADRÉ.

Et de les bien traiter tant qu'ils seront chez vous.

FINOT.

Mais ce sont des misérables, des scélérats.

MADRÉ.

Raison de plus pour avoir en ce moment pour eux les plus grands égards. Qu'est-ce que c'est donc à la fin?..... Me faire manquer une si belle occasion de m'illustrer..... Faut-il fouler la nature aux pieds? faut-il vous parler la loi à la main?

FINOT.

Allons,..... allons, calmez-vous;..... je ferai tout ce que vous voudrez.

MADRÉ.

A la bonne heure.

FINOT.

Mais comment faudra-t-il agir?

MADRÉ.

Je vous le dirai à mesure..... En garde, voilà votre neveu avec ma future.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LONGIN, CLAIRE.

CLAIRE.

Mais laissez-moi donc.

LONGIN.

Un mot, un seul mot.

CLAIRE, *à Finot.*

Je ne sais que lui dire.

LONGIN.

Mais vous-même, mon oncle, vous n'avez pas l'air gai.

FINOT.

Oh ! si, . . . . je suis très-gai. Eh ! eh ! certainement mon neveu.

LONGIN.

Mon cher oncle, dites donc à ma cousine de me regarder au moins.

CLAIRE.

Le beau plaisir de regarder un homme de la sorte.

MADRÉ, *bas à Claire.*

Ayez donc l'air plus tendre par raison de police.

LONGIN.

Songez qu'en partant nous nous sommes jurés fidélité ; que je n'y ai jamais manqué.

FINOT, *à Madré.*

La pauvre petite est diablement embarrassée.

CLAIRE.

Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, apprenez que je ne m'appartiens plus ; que mon père a promis ma main à M. Madré, sous peine de lui payer un dédit de 1,200 fr. s'il manquait à sa parole.

*( Madré tape du pied et lui fait signe de se taire. )*

LONGIN.

Est-il possible ? . . . . Comment, mon oncle, vous avez promis la main de ma cousine ?

FINOT.

Oui, monsieur . . . . mon neveu.

MADRÉ.

Mais taisez-vous donc.

LONGIN.

Ah ! malheureux Longin ! . . . . un dédit et tu n'as pas le sol. Eh bien ! puisque c'est ainsi qu'on m'a attendu, je ne veux plus rester ici.

FINOT.

Ah ! quel bonheur ! il va partir.

MADRÉ.

Comment, il va partir ? Diable ! ce n'est pas mon compte.

LONGIN.

Je n'étais revenu que pour revoir, que pour épouser ma cousine ;  
pui-qu'elle va être à un autre, ça m'est égal de voyager, de souffrir  
la soif, la faim, d'être chargé de ballots comme un mulet....  
Roufflard ! Roufflard !

MADRÉ.

Ah ! mon Dieu ! comment le retenir à présent. (*A Claire.*) Vous  
aviez bien affaire de lui parler du dédit.

LONGIN.

Roufflard ! Roufflard !

### SCENE XIII.

LES MÊMES, ROUFFLARD.

ROUFFLARD.

Qu'as-tu donc à crier ainsi ?

LONGIN.

Tout à l'heure je voulais te retenir..... Eh bien ! c'est moi  
maintenant qui te presse de partir..... Viens, je ne quitte pas,  
je te suivrai partout, en Russie, ..... à Pontoise, au bout du  
monde.

MADRÉ.

Comment ! au moment de réussir?.....

ROUFFLARD.

Mais qu'est-ce qu'il t'est donc arrivé ?

MADRÉ.

Je n'ai plus qu'un moyen.

LONGIN.

Ce qu'il m'est arrivé !..... Je suis assassiné..... Tu vois  
bien ce brave homme qui est là bas?..... Eh bien ! Claire va  
l'épouser.

ROUFFLARD.

Par exemple !

MADRÉ.

Allons, mon ami, ca'mez-vous.

LONGIN.

Laissez-moi, ..... c'est vous qui faites mon malheur.

MADRÉ.

Ta, ta, ta..... Voilà bien les jeunes gens..... Y a-t-il un

petit anicroche dans leurs affaires, tout est perdu. Heureusement qu'on n'est pas de marbre. Est-c' qu'on n'a pas un cœur?

LONGIN.

Quoi ! monsieur . . . .

MADRÉ.

Certainement, jeune homme, on a un cœur . . . . . pour être touché de la douleur des autres . . . . . Je me mets bien à votre place . . . . . Perdre sa cousine . . . . . qu'on vient pour épouser ; . . . . . qu'on adore. Rien que d'y penser . . . .

(*Il essuie ses yeux.*)

FINOT.

Ah ça ! mais qu'est-c' qu'il dit donc ?

MADRÉ.

J'ai connu vos parens, mon ami ; . . . . . et je me reprocherais toute ma vie d'avoir fait votre malheur.

LONGIN.

Comment, monsieur, vous seriez capable de renoncer ? . . . . .

MADRÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça 12,00 fr. auprès du bonheur d'un honnête garçon ? (*Bas à Finot.*) Vous comprenez bien que tout ceci est une ruse pour le retenir.

FINOT, *bas à Madré.*

J'y suis.

LONGIN.

Ah ! monsieur ! . . . . . Il serait possible . . . . . Ne m'abusez pas.

MADRÉ.

Eh bien ! quoi ! le voilà ce dédit.

FINOT, *regar. la it, à part.*

C'est parbleu ben ça.

MADRÉ.

Croyez-vous que, si j'avais su que vous deviez épouser votre cousine . . . . . Non, vraiment, vous ne me connaissez pas . . . . . Je donnerais, voyez-vous, vingt dédits comme celui-là pour vous rendre heureux ; et la preuve . . . . . c'est que le voilà.

ROUFFLARD.

Voilà un beau trait ! . . . . .

MADRÉ, *bas à Finot.*

Je le reprendrai quand il sera arrêté.

FINOT, *bas.*

C'est trop juste.

LONGIN.

Ah ! monsieur , vous êtes mon bienfaiteur. Roufflard ! ma cousine ! mon cher oncle ! . . . .

CLAIRE.

Je n'y suis plus du tout.

FINOT.

Ceserait réellement mon neveu qu'il n' s'rait pas plus content.

### SCENE XIV.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à la cantonnade.*

Vous direz à madame que je ne rentrerai pas dîner.

MADRÉ.

Eh ! c'est M. Griffard.

ROUFFLARD, *à Longin.*

Qu'est-ce que c'est que ça , M. Griffard ?

LONGIN.

C'est le notaire de l'endroit.

LE NOTAIRE.

Je suis charmé de vous trouver réunis. (*A Finot.*) Ces messieurs-là sont les témoins.

MADRÉ.

Chut ! chut ! J'ai quelque chose à vous dire. (*Il lui parle bas.*)

LE NOTAIRE, *épouvanté.*

Bon Dieu ! vous croyez ?

MADRÉ, *bas.*

Ce sont eux, vous dis-je. . . . Il y en a un qui se fait passer pour Longin, le neveu de Finot. . . . Nous avons fait semblant de le reconnaître ; faites comme nous.

LE NOTAIRE.

Laissez-moi faire. Vous êtes bien sûr qu'ils ne sont pas arnés.

MADRÉ.

Ne craignez rien . . . . ; d'ailleurs, je suis là.

LE NOTAIRE.

Vous allez voir. . . . Eh ! si je ne me trompe, c'est M. Lon-

gin. . . . ; enchanté de votre retour , mon ami. . . . embrassons-nous donc. (*A Madré.*) Est-ce bien ça?

MADRÉ.

C'est charmant! . . . .

LE NOTAIRE.

Eh bien ! avons-nous fait de bonnes affaires à Paris?

LONGIN.

Mais ça dépend. . . . . Vous arrivez fort à propos pour dresser mon contrat de mariage avec ma cousine.

CLAIRE.

Notre contrat !

LE NOTAIRE, à *Madré.*

Qu'est-ce qu'il dit donc?

MADRÉ.

Que je n'ai pas voulu séparer deux époux faits l'un pour l'autre ; Longin épouse Claire. (*A part.*) C'est une frime.

LE NOTAIRE. . . .

Ah ! bon. (*A Claire.*) Je vous en fais mon compliment.

FINOT, à *part.*

Il n'y a pas de quoi.

LE NOTAIRE.

J'ai justement sur moi... (*A Longin.*) Vous ne sauriez vous imaginer tout l'intérêt que je vous porte. (*Bas.*) Si nous les faisons arrêter?

MADRÉ, *bas.*

J'attends main forte.

LE NOTAIRE, *idem.*

Vous pouvez disposer de mon petit clerc. (*Haut.*) Voici le contrat.

FINOT.

Mais il me semble qu'on pourrait remettre à demain.

LONGIN.

Demain ? non , non ; tout de suite ou je pars.

MADRÉ, à *Finot.*

Il partirait. . . . ; allez donc.

\* LONGIN.

Une fois , deux fois , trois fois.

MADRÉ.

Laissez-moi faire, nous allons tout arranger.

CLAIRE.

Mais le contrat ?

LE NOTAIRE, *bas*.

Nous le déchirerons après . . . . , ça fait qu'ils paieront double.  
(*A Longin.*) Vos noms ?

LONGIN.

Eustache Longin, ex-surnuméraire.

ROUFFLARD.

Raphaël Roufflard, négociant en fil et en aiguilles.

MADRÉ, *à part*.

Comme ces frippons-là usurpent des titres !

LE NOTAIRE.

Il n'y a plus qu'à signer.

FINOT, *à Madré*.

Je ne sais si j'dois . . . .

MADRÉ.

Allez donc, c'est dans l'intérêt de la sûreté publique.

LONGIN.

A vous, ma belle cousine.

CLAIRE.

Vous voulez ? . . . .

MADRÉ.

Allez donc . . . . Tenez, moi, je signe aveuglément.

LONGIN, *signant*.

Maintenant, me voilà fixé dans le pays pour toute ma vie.

MADRÉ.

Ils vous font des faux avec une aisance . . . ; mais n'entends-je pas ? . . . Justement, voici enfin mes gens qui reviennent des champs. Nous les tenons . . . Ah ! ah ! . . . mes petits messieurs, nous allons rire . . . Au nom de la loi, je vous arrête !

ROUFFLARD.

Comment ! comment ! . . .

SCENE XV.

LES MÊMES, LES PAYSANS.

LE NOTAIRE.

Par ici, mes amis, par ici.

MADRÉ, *aux paysans.*

Je les tiens, ce sont nos deux forçats.

TOUS.

Les forçats! . . . .

LONGIN.

Voyons, pas de farce.

MADRÉ.

Ah! vous brisez comme ça vos chaînes!

ROUFFLARD.

Tiens, est-ce qu'elles ne m'appartenaient pas?

MADRÉ.

Saisissez-les! . . . .

LONGIN.

Mais non, mais non.

MADRÉ.

Des coquins qui ont T. F. sur leurs épaules!

ROUFFLARD.

Encore T. F. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

MADRÉ.

Ils-en conviennent. . . . . Saisissez-les, vous dis-je, et surtout celui qui a été marqué deux fois.

LONGIN.

Mais je suis Longin.

MADRÉ.

Pas de quartier.

LONGIN, *saisissant une chaise.*

Le premier qui avance, je lui casse. . . . . (*Bataille. Ils résistent, on s'empare enfin d'eux.*)

MADRÉ, *qui s'est toujours tenu à l'écart.*

Qu'on les enferme séparément : celui-ci dans le four du père Finot, et celui-là dans une chambre de l'anberge.

(*On les entraîne.*)

## SCENE XVI.

LES MÊMES, *excepté* LONGIN et ROUFFLARD.MADRÉ, *s'éventant*.

Ouf ! j'espère que voilà une affaire qui m'a donné du mal. En faveur d'un si grand service, je dois obtenir enfin l'objet de mes désirs. Vous aurez un greffier dans votre famille, père Finot, et peut-être un bailli.

FINOT.

Ah ! mon gendre, vous vous êtes comporté comme un César.

LE NOTAIRE.

Je ne vous croyais pas si brave, ma parole d'honneur ! (*Aux paysans.*) Mes amis, rendons hommage au courage de M. Madré... Vive Madré ! vive le sauveur de l'arrondissement !

MADRÉ, *saluant avec importance*.

Mes amis, . . . . mes amis. . . . (*A part.*) C'est égal, c'est toujours flatteur. (*Haut.*) Croyez que je saurai. . . . Mais ce n'est pas tout, il faut que quelqu'un de vous aille prévenir la force armée, . . . . tandis que je vais dresser ici mon procès-verbal. Vous serez tous en particulier nommés en masse dans mon bulletin. (*Plusieurs paysans se détachent, tandis qu'on apporte une table, du papier, des chaises, etc.*)

## SCENE XVII.

LES MÊMES, *excepté deux ou trois paysans*.

MADRÉ.

Ah çà ! père Finot, mettez-vous là ; je vous nomme mon greffier, et vous, notaire, vous signerez pour donner plus d'éclat et d'authenticité à un acte aussi important.

LE NOTAIRE.

J'ai la signature. . . . Y aura-t-il besoin de mon collègue ?

MADRÉ, *dictant*.

« A M. le gouverneur, etc.

« La journée d'aujourd'hui, 13 octobre, a été chaude et marquera dans les fastes de la commune. »

LE NOTAIRE.

Entendez-vous, les fastes de la commune ?

MADRÉ.

« Ayant appris que deux forçats, échappés du bagne de Brest, se dirigeaient de notre côté, je me suis mis en mesure de les

« bien recevoir ; mais l'ennemi, ayant trompé mes manœuvres, se présente à l'improviste, au moment où mes forces, qui glanent dans les champs, m'empêchaient de m'emparer d'eux. »

LE NOTAIRE.

C'est embarrassant.

MADRÉ.

« Obligé de changer de tactique pour les retenir, je fis avancer ma future en colonne mobile. »

CLAIRE.

Comment mobile !

MADRÉ.

« Vous ne connaissez rien à cela. » Sans craindre de sacrifier mes intérêts matrimoniaux. »

FINOT, écrivant.

« Matrimoniaux. . . . Faut-il avoir du front !

MADRÉ.

« Mes forces ayant enfin débouché de tous les côtés à la fois, la bataille s'engagea sur les trois heures du soir et dura un quart d'heure. L'ennemi a été obligé de plier ; aucun m'a échappé. . . . De notre part, nous n'avons eu à regretter que la perte de deux chaises. »

« P. S. Je ne puis trop vous recommander le notaire de l'en-droit, qui, dans la chaleur de l'action, a eu sa perruque enlevée sur sa tête. Le père Finot a risqué une bouteille pour le salut de la colonne. »

FINOT.

Risqué. . . . Un instant, j'espère bien qu'on me la paiera sur les centimes additionnels.

MADRÉ.

Nous verrons. « Les paysans se sont tous bien comportés. . . . Si je ne devais pas épouser mademoiselle Claire demain matin, je solliciterais pour elle la première place vacante de Rosière. »

CLAIRE.

Si on retardait le mariage de quinze jours ?

MADRÉ.

Non pas, non pas. . . . « Quant à moi, trop heureux d'avoir rendu service à mon pays, je me dispose à vous envoyer mes deux forçats, avec lesquels j'ai l'honneur, etc. MADRÉ. » (Le notaire et Finot signent.) Ah ! voilà qui est fini.

LE NOTAIRE.

Quelle éloquence ! tous les talens à la fois.

MADRÉ.

Mes amis, pour récompenser votre vaillance, et en l'honneur de notre victoire, je veux que la soirée soit consacrée au plaisir. Entrez tous chez le père Finot.

FINOT.

Comment, comment, entrez tous ?

MADRÉ.

Eh, sans doute ! C'est moi qui régale.

FINOT.

Ah ! c'est vous ?

MADRÉ.

Oui, oui. (*A part.*) Il faut faire des sacrifices quand on veut être greffier. (*Haut.*) Entrez, entrez. (*Aux enfans.*) Et vous aussi ; jusqu'aux mioches.

LES PAYSANS, *entrant en foule.*

Vive Madré !

LE NOTAIRE, *entrant le dernier.*

Il paraît que nous aurons un bon administrateur.

## SCENE XVIII.

ROUFFLARD, puis LONGIN.

ROUFFIARD, *paraissant au sommet du four, une galette à la main.*

Ouf ! . . . . Que le diable les emporte de m'avoir mis dans le four ! Encore si je savais pourquoi ils nous ont arrêtés. . . . Heureusement que j'ai trouvé des vivres. (*Il mord dans sa galette.*) C'est ce pauvre Longin qui m'inquiète. . . . Qu'est-ce qu'ils en ont fait ? . . . . Longin ! . . . . Longin !

LONGIN, *dans la cave.*

Où y va.

ROUFFLARD.

Où es-tu donc ?

LONGIN, *paraissant au soupirail avec une bouteille.*

Me voilà. Je me suis sauvé de la salle basse dans la cave ; et toi, où es-tu donc fourré ?

ROUFFLARD.

Dans la cheminée.

( 31. )

LONGIN.

Dieu me pardonne , je crois qu'il mange.

ROUFFLARD.

C'est de la galette ; en veux-tu ?

LONGIN.

Je déguste le vin de mon oncle ; à ta santé.

ROUFFLARD.

Si tu pouvais me passer à boire , j'étouffe. (*Il sort tout à fait de la cheminée et se met à cheval dessus.*) Ah ça ! dis donc , Longin . . . . tu as donc fait des farces ?

LONGIN.

Moi , pas du tout.

ROUFFLARD.

Eh bien ! fais-moi donc l'amitié de me dire pourquoi ils nous ont arrêtés ?

LONGIN.

Je n'en sais , ma foi , rien.

ROUFFLARD.

C'est qu'ils ne nous ont pas donné le temps de nous expliquer . . . . As-tu vu le notaire ? . . . . Je lui en ai repassé une fameuse ; . . . . et ta cousine qui t'a laissé enfermer.

LONGIN.

Quand j'y pense , ça me met dans une fureur . . . . (*Il boit.*)

ROUFFLARD.

Ne va pas trop loin , tu vas te griser.

LONGIN.

Oh ! non , c'est du vieux Maçon . . . . Ah ça ! Roufflard , est-ce que nous allons rester là long-temps ?

ROUFFLARD.

Comment faire ? je ne vois pas trop le moyen de nous sauver.

LONGIN.

S'il y en avait un de libre seulement , il aiderait l'autre.

ROUFFLARD.

Cherchons bien.

LONGIN.

Ah ! . . . . As-tu du courage ?

ROUFFLARD.

Est-ce que tu ne viens pas de le voir.

LONGIN.

Eh bien ! saute.

ROUFFLARD.

C'est ça, pour me casser le col. . . . Mais tu me donnes une idée. . . . J'ai vu une grosse corde dans ce four, je vais la chercher. (*Il rentre dans sa cheminée.*)

LONGIN.

Prends garde de tomber. . . . Ce pauvre Roufflard à qui j'avais dit que nous serions bien reçus !. . . . C'est une infamie !. . . . Eh bien ! Roufflard, y es-tu ? . . . Est-ce qu'il serait mort ? Roufflard ! Roufflard !

ROUFFLARD, *reparaissant avec un paquet de cordes.*

Tais-toi donc. . . . On va nous surprendre. . . . Attends, je vais d'abord attacher la corde à la cheminée. . . . A toi maintenant.

LONGIN.

Oui, . . . . mais ne va pas me jeter la corde au col.

ROUFFLARD.

A toi, prends garde à ta tête. (*Il lui jette la corde, Longin la rattrape et l'attache à un crochet dans le soupirail.*)

LONGIN.

C'est solide. . . . Va, tu peux te risquer.

ROUFFLARD.

Si j'avais un balancier, encore.

LONGIN.

Allons, hou !. . . . en avant, le saut périlleux. (*Comme Roufflard, accroché à la corde, va se laisser couler; plusieurs coups de fusil se font entendre, ainsi que des cris de arrêtez ! arrêtez !*)

LONGIN.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

ROUFFLARD, *suspendu.*

Nous sommes perdus ! (*Les coups continuent.*)

## SCENE XIX.

LES MÊMES, MADRÉ.

MADRÉ, *sortant précipitamment.*

Des coups de fusil !. . . . Qu'est-ce que c'est que ça ? (*En*

*courant , il rencontre la corde , tombe , et sa chute entraîne celle de la cheminée et Roufflard qui se trouve sous Madré. )*

MADRÉ , *le saisissant.*

Ah ! les misérables ! Tentative d'évasion.....

SCÈNE XX.

LES MÊMES , FINOT . LE NOTAIRE , PAYSANS.

FINOT.

Qu'est-ce qu'il arrive encore !

MADRÉ , *à Roufflard.*

Je te tiens , coquin..... Tu ne m'échapperas pas..... *Voyez donc vous autres.*

SCÈNE XXI.

LES MÊMES , LE TAMBOURINEUR *suiivi du reste des paysans.*

LE TAMBOURINEUR.

Monsieur Madré , Monsieur Madré !

MADRÉ.

A l'autre maintenant. Ça ne finira donc pas.

LE TAMBOURINEUR.

Vous vous êtes joliment blousé , allez.

MADRÉ.

Comment , blousé ?

LE TAMBOURINEUR.

Où , vous avez fait de la jolie ouvrage ! vous croyez avoir arrêté les forçats , n'est-ce pas ?

MADRÉ.

Eh ! parbleu , puisque les voilà encore.

LE TAMBOURINEUR.

Eh bien ! pas du tout..... La force armée vient de les découvrir qui s'enfuyaient dans les champs. Ils ont voulu faire de la résistance , c'est c'qu'est cause des coups d'fusil que vous avez entendus.

MADRÉ.

Par exemple ! Eh bien ! qui êtes-vous donc , vous autres ?

ROUFFLARD.

Moi , je suis Roufflard , je vous l'ai dit.

LONGIN.

Et moi , Longin. Qu'est-ce qui me donne un coup de main ?  
( *Les paysans le tirent de la cave.* )

*Les Deux Forçats.*

FINOT.

Comment, tu es Longin ?

LONGIN.

Sans doute. . . . Comment, depuis ce matin vous me recevez comme un bon parent, . . . . vous me serrez dans vos bras, . . . . vous m'appelez votre neveu Longin, et puis tout d'un coup. . . . ça n'est plus ça !. . . . Qu'est-ce qui vous passe donc par la tête ?. . . . D'ailleurs, voilà mon passe-port.

FINOT.

C'est, ma foi, mon neveu.

CLAIRE.

Mon cœur me disait bien que ce n'était pas un mauvais sujet.

LONGIN.

Comment, mon oncle !. . . . Comment, ma cousine !. . . .

FINOT.

M i, . . . . c'est M. Madré.

CLAIRE.

C'est M. Madré ?

LE NOTAIRE.

C'est M. Madré.

TOUS LES PAYSANS.

C'est M. Madré ! C'est M. Madré ! ah ! ah ! ah !

MADRÉ.

C'est M. Madré !. . . . C'est M. Madré !. . . . Parbleu, j'aurais voulu vous voir à ma place. . . . (*Au Tambourineur.*) Rends-moi vite mon procès-verbal.

LE TAMBOURINEUR.

Vot' Procès-verbal !. . . . J'l'ai remis [au chef de la force armée, qui l'a emporté.

MADRÉ.

Imbécille !. . . . Adieu ma place.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! est-il vexé !

MADRÉ.

Courons vite, s'il en est temps encore. Ah ! maudite aventure ! je n'ai plus qu'à quitter le pays.

ROUFFLARD, *comme il sort.*

Dites donc, M. Madré. . . . si vous rencontrez des forçats en route, vous les arrêterez.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

TOUS, *excepté* MADRÉ.

LE NOTAIRE, à *Longin*.

J'étais bien sûr que vous étiez d'honnêtes gens..... Ah ça! mais le contrat?

LONGIN.

Eh bien! il est signé.

LE NOTAIRE.

Qu'est-ce qui vous a mariés?

LONGIN.

Parbleu, c'est M. Madré.

FINOT.

C'est juste, c'est juste, c'est M. Madré. (*Aux paysans.*) Mes amis, allons achever le repas commandé par M. Madré, et nous danserons jusqu'à demain matin pour célébrer le retour et la noce de mon neveu.

FIN.